

# PROPRIÉTÉ mutuelle

**C'est une froide journée de février, avec des flocons légers, et des trottoirs gelés.**

**Mais qu'il est bon de se promener main dans la main, mon fils et moi, avec la ville qui semble hiberner, mais ne nous empêche pas de parler et de rigoler!**

Et tout soudain, sa présence nous saute aux yeux: il est là, assis à même le sol glacé, devant le magasin d'alimentation. Il est là, sur le trottoir gris, tout entouré de neige. Et parce qu'il s'est réfugié dans des habits superposés, on ne voit qu'un peu de son visage et l'une de ses mains, laquelle, à la peau brune, dessine une petite forme ovale sur l'immensité de la toile blanche du ciel et de la terre.

C'est probablement son regard, et sa clarté solaire, dans ce monde d'hiver, qui me fait m'approcher. Je me dois de lui demander si tout va bien; je lui dois de lui demander ce dont il a besoin.

Quelques mots d'anglais me révèlent qu'il a soif et faim. Et a besoin de soins.

Ainsi, nous voilà, main dans la main, mon fils et moi, dans le magasin. En train de choisir des aliments capables de chasser le froid et l'hiver.

Ainsi, nous voici ressortis, et accroupis devant lui. En train de choisir des mots capables de chasser le désarroi et l'enfer.

C'est au moment où j'ai proposé à la personne de revenir, avec ma voiture, pour l'emmener à l'hôpital, que j'ai senti, dans ma main, celle de mon enfant se crispier. Au contraire de l'alégresse qui était la sienne, tout à l'heure, alors qu'il s'agissait de choisir

les «cadeaux à manger», pour la voiture, mon fils n'est pas d'accord: «c'est la nôtre, je ne veux pas la prêter, je ne veux pas l'emmener».

Je suis surpris. Et durant un bref instant, le froid parvient à me piquer au visage. Je suis surpris parce que, en bon fils de Judoka qu'il est, cela fait longtemps que mon enfant a joyeusement accepté le principe Jita Kyoei, cela fait belle lurette que mon pitchounet a sereinement admis que le principe de prospérité mutuelle est la meilleure des solutions pour vivre ensemble, et aussi pour vivre la ville, l'hiver et ses trottoirs glacés.

Alors, sans lui lâcher la main, toujours accroupi (dans les bourrasques de neige qui redoublent d'intensité), je lui rappelle que, dans l'ancien Japon, les Dojos étaient toujours ouverts à qui avait besoin d'un peu de chaleur, d'un peu de bonheur. Je lui raconte comment, durant la dernière guerre, les lieux d'entraînements de Tokyo devinrent des dortoirs, des hôpitaux, des abris. Je lui fais part de mes propres souvenirs alors que, dans les Clubs de Judo et les Anciennes Ecoles d'Armes du Japon d'aujourd'hui, je fus aimablement accueilli, même si ma seule faim était celle de vouloir connaître, ma seule soif celle de vouloir savoir.

Sans lui lâcher la main (et maintenant au beau milieu d'une tempête de vent et de glace), je persévère à lui faire saisir que, pour lui et pour moi, qui sommes Budokas, une ville est un grand dojo, et que, dès lors, elle peut aussi bien devenir un abri, pour les plus démunis.

Et notre voiture aussi.

Mon fils me sourit. Il a compris.

La personne a saisi.

Mais il nous faut nous lever. Le froid nous envahit. Mon enfant est transi. La tête baissée, mais le cœur haut, nous marchons vers la voiture, en direction de la maison, tout entourés de flocons. Nous marchons vers la chaleur, notre demeure, notre bonheur.

Nous parcourons cinquante mètres à peine, dans la ville qui semble hiberner, mais ne nous empêche pas de penser, de méditer, et de partager. Notre propriété.

Puis une force irrésistible nous contraints à nous retourner. D'où nous sommes, nous apercevons à peine la personne. Si on la devine, toujours assise, elle est menacée de disparaître totalement à nos yeux. Happée par la tourmente; submergée par la fureur de l'épais rideau blanc.

C'est alors que je sens mon fils lâcher ma main.

Dans un mouvement lent, et constant, il lève la sienne jusqu'au-dessus de son épaule, jusqu'au-dessus de sa tête. Et ses doigts ouverts, et ses doigts pointés vers le ciel finissent par faire comme des petites antennes dorées. Une clarté solaire, dans ce monde d'hiver.

Et là-bas, comme au fond d'une vallée, on peut voir une main qui se lève, dans un mouvement lent, et constant, jusqu'au-dessus de son épaule, jusqu'au-dessus de sa tête.

Une main, à la peau brune, qui s'agite joyeusement.

Et cela dessine une petite forme ovale sur l'immensité de la toile blanche du ciel et de la terre.

*Jolan Wirz, 6ème kyu  
Bernard Wirz, Prof. Judo FSJ*